

(Extrait de *SERILAND*)

Ma tête bourdonnait. J'avais soif. La lumière était au zénith, pas une ombre alentour. Je vis arriver soudain une croix blanche sur le talus et la regardai s'éloigner au rétroviseur, dans la poudre de sable soulevée par mon passage. Une tombe sur le bord de la route ?

Un arrêt s'imposait. Moteur éteint, le Blazer craquait comme un bois travaillé par la chaleur. J'en descendis. Pas un souffle d'air. En un long panoramique, je constatai ma position : assiégé par un paysage immobile. Pris entre deux montagnes nues éblouies de soleil. Des cactus – saguaros ou cardons – s'agrippaient aux pentes stériles, vestiges désespérés de l'ère aquatique. Ils tendaient vers le dieu du jour leurs bras boudinés, épineux, gorgés de liquide, comme pour narguer la fatalité.

À l'arrière du Chevrolet, je dévissai un bouchon de jerry can et me versai une timbale d'eau tiède au goût de plastique. Ce fut la meilleure boisson de ma vie. Je m'en fis couler sur le visage, le dos et le torse, et c'était une volupté de sérail.

Je regardai la route. Le vide de chaque côté. La fine bande de goudron terni se confondait avec le beige de Sonora.



Isolement total. Je sentis germer un vague malaise : phobie de l'espace. Rien où cramponner le regard. Toute cette immensité m'écrasait et j'aurais eu beau crier... L'écho même n'existait pas. Je savais que cette terre infernale cachait une trappe pire que la mort : elle pouvait me pomper ma raison. M'absorber. L'absence d'un compagnon pouvait accélérer ma chute. Du moins était-ce la tragédie que j'élaborais dans mon esprit... Je tentai l'auto-suggestion. *Je suis loin du bruit, de l'entassement, de la folie des villes...*

*Hors de portée des hommes et de leur violence... Ici, je suis libre!*

Mais lorsqu'elle ressemble au néant, la liberté absolue peut serrer comme un garrot.

Avant de céder à la frayeur pure, je me persuadai que ma destination était proche. Puerto Libertad. J'échappai à cet empire hostile en me réfugiant derrière le volant du Trail Blazer. Cette carapace matérielle avait tout pour rassurer l'égaré que la nature impressionne quand elle s'impose sous une forme brutale et inhabituelle. Je me recroquevillai dans ce morceau dérisoire de civilisation, équipé d'une radio, et sans lequel aucun individu ne survivrait loin de tout.

Je mis le contact, le moteur occupa le silence. Je tournai le bouton de la radio et de lointaines bribes de musique me parvinrent. Pas de FM dans cette région. Les bruits conjugués du véhicule avaient un air de miracle. Ils endormirent l'angoisse. Je m'enfonçai plus loin entre les sierras...

Les yeux fixés devant, je pensai à la phrase du poète Whitman sur le Texas : *«Là où l'on voit si loin et où il n'y a rien à voir.»*

Deux fois encore je passai devant des croix blanches.

Je faisais l'expérience de la vacuité dans un coin ignoré d'Amérique, à l'heure où rien n'existe hormis un soleil meurtrier.

Et puis, dans une longue ligne droite, je remarquai un reflet éblouissant dans mon rétroviseur : un véhicule me suivait. Je n'étais plus seul : un autre dingue partageait ma traversée de ce territoire sans pitié.